

Ludwig Wittgenstein
ou
Le refus de la couronne

« Spiele nicht mit der Tiefen des Andern! » – « Ne joue pas avec les profondeurs d'un autre! » : cet interdit, qu'on trouve dans les *Remarques mêlées*, n'a cessé de me hanter depuis le jour où j'ai accepté, à l'invitation de Fernando Gil, de rompre la sorte de commerce privé avec la pensée de Wittgenstein que me permettait, depuis quatre ans déjà, le simple travail de traduction. « Simple », bien entendu, la tâche du traducteur ne l'est à vrai dire jamais, mais elle permet au moins que la sorte de *freier Einfall* dont elle procède déjà et qu'elle relance sans cesse « dans la tête » du traducteur – je veux dire la libre association des textes dont proviennent toutes ses questions avec les questions et les textes de l'« autre », qu'il traduit – reste cachée.

Or on jugera du caractère, sinon arbitraire, du moins élastique – et en tout cas risqué – de cette superposition très imaginative de thématiques et de problématiques différentes qui peut se jouer ainsi « à l'abri » d'une traduction (où elle ne doit certes pas paraître), si j'énumère simplement ici quelques-uns des textes que la traduction de Wittgenstein ne cessait pour moi de remettre en mouvement à

l'arrière-plan, comme des cerceaux qui s'élèveraient, s'entrelaceraient et se sépareraient, en une danse dont le rythme et les lois de figures ne seraient pas encore donnés, promesse d'une pensée par conséquent encore non séparée de l'illusion dans laquelle elle peut aussi bien retomber : ce sont, par exemple, les deux textes de Kant de l'année 1763, celui sur la différence de la *Deutlichkeit* en mathématique et en philosophie et celui sur les grandeurs négatives, tous les passages de la *Critique de la raison pure* où la différence entre « logique générale » et « logique transcendantale » invoque comme modèle la conception newtonienne du jeu des forces, les paragraphes de la première *Recherche logique* de Husserl consacrés aux « significations sans intuition » et ceux de la troisième qui inventent le concept de « moment dépendant », la distinction entre les « formes d'apparition » et les « formes » proprement dites dans *Das Kapital* – pour ne rien dire de superpositions peut-être plus immédiatement compréhensibles (ou excusables) que les précédentes : celles qui réinscrivent Diderot et Cézanne dans l'interlignage des *Remarques sur les couleurs*, et pour finir, bien entendu, celles qui éloignent l'un de l'autre Wittgenstein et Heidegger.

Il fallait rompre ce bonheur dangereux de la libre association, passer au travail, c'est-à-dire à l'écriture effective et à la parole publique, où rien de ce qui précède ne peut entrer tel quel. C'est en effet une des comparaisons de Wittgenstein que celle des « nuages » avec « ce qui ne se peut construire ». Elle m'obligeait à rechercher les moyens de construire des rapports, pour les substituer un à un, dans le savoir des textes et dans la précision des questions, à tous ces « rapprochements » encore nuageux.

Pierre d'achoppement ici pour moi, qui ne suis justement pas capable de « travailler » Wittgenstein en ce sens. Et qui risque par conséquent de « jouer avec les profondeurs » de cette pensée, faute d'un tel travail. Situation qui me fait horreur, rien qu'à l'évoquer, parce qu'elle condamnerait ce que j'entreprendrais alors de dire à tourner selon un régime « journalistique » et que, s'il est quelque chose que je partage avec Wittgenstein (et avec l'Aragon du *Traité du style*), c'est bien une répugnance tenace envers le journalisme.

Ce que je veux dire est en toute simplicité ceci : je ne comprends à peu près rien au *Tractatus*. Or, si on ne comprend à peu près rien au *Tractatus*, il y a au moins *une sorte* de travail qu'on ne peut pas

faire non plus sur les deux périodes postérieures (celle qui va de 1929 à 1944 et celle qui va de 1944 aux deux textes testamentaires de 1951) : je parle de ce travail (dont toute la question est alors de savoir s'il est la seule forme de lecture et d'interrogation du corpus à mériter ce nom : *travail*) qui consiste à mettre dans leur vrai jour les « nouvelles pensées » par leur contraste avec les « anciennes pensées », c'est-à-dire précisément celles du *Tractatus*. Il est sûr en tout cas, on le sait par le texte que je viens de citer implicitement, que c'est là un chemin que Wittgenstein souhaitait que l'on prît. Est-ce le seul ? Est-ce du même coup le seul moyen de s'adresser à la « seconde philosophie » de façon à éviter de jouer avec les profondeurs de l'autre ? Cela n'est pas encore clair pour moi au moment où je vous parle – et c'est pourquoi je retarde jusqu'ici, en un sens, de vous parler. Il y va d'une honnêteté. Et il y va plus encore d'un *Zögern* – d'une hésitation sacrée au seuil de l'œuvre.

Cependant peut-être est-il possible dans ce jeu où nous sommes de toute façon déjà engagés – le jeu du « ne pas jouer », le jeu du sérieux, ou plutôt de la responsabilité à l'égard de la pensée autre – peut-être est-il possible, au lieu de *suivre* la règle du contraste, d'*inventer* là aussi les règles « as we go along ». Mais si cela est possible, ce ne peut être alors qu'à la condition de *déterminer la forme de la profondeur* wittgensteinienne, à partir de la capacité à partager avec lui, mais non déjà à partir de lui (à partir de « nous-mêmes », au contraire), la question de la profondeur de la pensée, la question de la pensée *comme* profondeur. Ce qui revient à interpréter les passages où, chez lui, la pensée apparaît liée, dans sa plus intime possibilité aussi bien que dans son commencement effectif, non à l'image, mais à la « parabole ¹ » de la profondeur en tant qu'*altitudo*.

1. Je traduis ainsi le terme « Gleichnis », souvent employé par L.W. pour caractériser sa façon d'écrire ou de penser, afin de rappeler son origine religieuse. Ainsi lorsqu'il impute au fait d'être un « penseur juif » celui de n'avoir « jamais inventé un chemin de pensée » et qu'il ajoute : « Ce que j'invente, ce sont de nouvelles *Gleichnissen* » (in *Remarques mêlées*, trad. fr. Mauvezin, T.E.R., 1984, où du reste je traduis par « comparaisons » pour une autre raison qui tient à la proximité entre la thématique d'origine religieuse et celle de la « mise en images » des « règles de vie » – cf. *op. cit.*, p. 40 – qui est, elle, une thématique logique, ou qui du moins le deviendra. Le rapport religion/logique est ce qui va nous occuper sans cesse dans ce qui suit).

Or de tels passages existent : ils sont tous contenus dans la *Conférence sur l'éthique*¹ (dont il est remarquable que l'élaboration remonte à 1929 – comme la conférence, non prononcée, sur *La forme logique* – c'est-à-dire l'année du « retour à la philosophie ») et dans les *Leçons* de 1938 sur l'esthétique et sur la croyance religieuse. J'ajouterais à ces références le témoignage de Norman Malcolm sur le changement d'attitude qui fut celui de Wittgenstein à l'égard du problème religieux « à peu près vers la vingt et unième année » (ce qui nous mettrait en 1910 ou en 1911, soit peu de temps avant cette année 1913-1914 qui fut, au témoignage d'un court passage des *Remarques mêlées*, celui de la *naissance* de la pensée wittgensteinienne à elle-même²).

L'« anecdote » racontée à Norman Malcolm sur ce qui aurait changé l'attitude de Wittgenstein à l'égard de la foi religieuse est la suivante : « Il avait assisté à Vienne à la représentation d'une pièce assez médiocre, mais dans laquelle un personnage exprimait cette idée que rien ne pouvait vraiment le concerner de tous les événements qui pouvaient se produire dans le monde : cet homme avait dépassé le stade des contingences et du hasard³. » Deux choses me paraissent ici dignes de remarque. La première est la persistance de l'impression laissée dans l'esprit de Wittgenstein par cette « idée » exprimée par un personnage de théâtre vers 1911, impression assez forte non seulement pour faire retour en lui dix-huit ans plus tard, c'est-à-dire l'année où il fait lui-même retour à la philosophie (car c'est manifestement ce même « étonnement devant l'existence du monde », qui peut aussi s'exprimer comme un « sentiment de sécurité » absolument singulier, qui fait l'essentiel de la *Conférence sur l'éthique* de 1929), mais encore pour conduire Wittgenstein à présenter *comme sienne* cette « expérience » à son auditoire – et même à insister, dans un autre texte, sur l'importance qui s'attache au fait qu'il l'ait ainsi

présentée « à la première personne¹ ». La seconde caractéristique de cette question-origine qui mérite attention est qu'elle ne nous renvoie manifestement pas seulement au deuxième coup d'envoi de la pensée wittgensteinienne, celui de 1929, mais bien également au *premier*, à cette « naissance à soi » de la pensée dans sa nouveauté, environ 1913-1914, dont devait sortir le *Tractatus*. Le rapprochement est fait, on le sait, non seulement par Norman Malcolm, qui cite *Tractatus* 6.44 : « Ce qui est mystique, ce n'est pas *comment* est le monde, mais *le fait* qu'il est », mais encore par Rush Rhees commentant *Tractatus* 6.42 : « Il ne peut pas y avoir de propositions éthiques », au début de ses considérations sur l'évolution des vues de Wittgenstein concernant l'éthique². Mais le texte littéralement le plus stupéfiant, parce qu'il considère sans broncher *ce qui n'est pas écrit* dans le *Tractatus* comme constituant cependant sa « partie » véritablement « importante » (celle qui répond à l'*intention* de l'ouvrage et en donne la *clef*), est certainement la lettre à Ludwig Ficker :

L'intention du livre est éthique. J'ai essayé d'insérer dans la préface une phrase qui n'y figure pas à présent, mais que je vais reproduire pour vous ici, parce qu'elle vous donnera peut-être la clef de l'œuvre. Ce que je voulais écrire était ceci : Mon œuvre comprend deux parties : celle qui est présentée, plus tout ce que je n'ai pas écrit. *Et c'est précisément la seconde qui est importante*. Mon livre trace les limites de l'éthique en quelque sorte de l'intérieur, et je suis convaincu que c'est la seule façon rigoureuse de les tracer.

Ces indications sont peut-être suffisantes pour autoriser au moins une tentative de détermination de la « profondeur » de cette pensée. Et, parce qu'il s'agit d'une *détermination* (et non d'une pieuse et purement exclamative « admiration » pour ce que l'on appelle parfois sans honte « la nature de cet esprit », quand ce n'est pas « la force de cette personnalité » – antienne trop souvent reprise à propos de Wittgenstein et qui, sans doute, lui eût été insupportable), peut-être aussi mérite-t-elle de se concevoir comme un *travail*. J'indique

1. Il s'agit d'une conversation avec Schlick et Waismann, en date du 17 décembre 1930 (in *Leçons et conversations*, p. 158).

2. In *Leçons et conversations*, p. 159-161.

1. In *Leçons et conférences*, trad. fr. de J. Fauve, Paris, Gallimard, 1971. Toutes nos références seront données à cette édition.

2. « Ce qui m'est arrivé cette année-là [...] me fait l'impression d'une naissance, celle de chemins de pensée nouveaux (mais peut-être est-ce que je me trompe). » *Op. cit.*, p. 30.

3. Norman Malcolm : *Ludwig Wittgenstein*, trad. fr. en appendice à *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris, Gallimard 1965, p. 391.